



André Durand présente

## “Parade”

Poème de RIMBAUD

*«Des drôles très solides. Plusieurs ont exploité vos mondes. Sans besoins, et peu pressés de mettre en oeuvre leurs brillantes facultés et leur expérience de vos consciences. Quels hommes mûrs ! Des yeux hébétés à la façon de la nuit d'été, rouges et noirs, tricolores, d'acier piqué d'étoiles d'or ; des faciès déformés, plombés, blêmis, incendiés ; des enrouements folâtres ! La démarche cruelle des oripeaux ! - Il y a quelques jeunes, - comment regarderaient-ils Chérubin? - pourvus de voix effrayantes et de quelques ressources dangereuses. On les envoie prendre du dos en ville, affublés d'un luxe dégoûtant.*

*Ô le plus violent Paradis de la grimace enragée ! Pas de comparaison avec vos Fakirs et les autres bouffonneries scéniques. Dans des costumes improvisés avec le goût du mauvais rêve ils jouent des complaintes, des tragédies de mandrins et de demi-dieux spirituels comme l'histoire ou les religions ne l'ont jamais été. Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démences, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales. Ils interpréteraient des pièces nouvelles et des chansons “bonnes filles”. Maîtres jongleurs, ils transforment le lieu et les personnes, et usent de la comédie magnétique. Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent. Leur raillerie ou leur terreur dure une minute, ou des mois entiers.*

*J'ai seul la clef de cette parade sauvage.»*

### Analyse

C'est une autre pièce énigmatique des “*Illuminations*”. Elle a suscité des interprétations très diverses. Le titre semble indiquer qu'il est effectivement question d'une parade devant une baraque de foire, que Rimbaud évoque des clowns aux têtes grimées et aux costumes saugrenus, tels qu'il a pu en voir à Londres, dans le quartier de Soho. Mais il a pu se souvenir aussi de quelque défilé de soldats ou d'étudiants allemands, à Stuttgart ou ailleurs, d'une cérémonie religieuse vue à Milan en 1875.

Dans ce dernier cas, le texte serait une violente diatribe contre le catholicisme. S'adressant aux Orientaux (« *Pas de comparaison avec vos Fakirs* »), il raillerait la manière dont les prêtres (les «*drôles*» de la première phrase, c'est-à-dire des hommes roués à l'égard desquels on éprouve de l'amusement mais aussi de la défiance et, dans ce sens, on parle le plus souvent de «*mauvais drôles*», c'est-à-dire de coquins) « *ont exploité vos mondes*», «*sans besoins*». Le cynisme de cette

exploitation est mise en relief par l'absence de recours aux «*brillantes facultés*». «*Homme mûrs*» est évidemment utilisé par antiphrase : ils sont mûrs au point d'en être pourris. Ils ont usé de «*leur expérience de vos consciences*» car ces exploiters étant des prêtres seraient donc des «directeurs de conscience». S'appliqueraient encore au prêtres la «*grimace enragée*» (la comédie excessive), «*les bouffonneries scéniques*» (théâtrales), de ceux qui promettent un «*Paradis*» qui est «*violent*» car il ne peut être atteint qu'au prix d'épreuves pénibles, de mortifications qui dépassent celles auxquelles se soumettent les fakirs de l'Inde. Avec «*des tragédies de malandrins et de demi-dieux spirituels*», Rimbaud évoquerait la crucifixion du Christ (un «*demi-dieu*»), qui est représentée pendant la semaine sainte, ces «*malandrins*» pouvant être les deux larrons crucifiés avec lui, les uns et les autres étant plus «*spirituels*» qu'on ne l'a jamais été à aucune autre époque de l'Histoire ou dans aucune autre religion ; on comprendrait qu'alors «*les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent*». Si la phrase suivante est la plus insolite du texte, l'accumulation de races, de qualificatifs («*niais*» s'oppose à «*hyènes*», ces carnassiers étant symbole d'avidité, et à «*Molochs*», nom d'un dieu auquel on sacrifiait des enfants), de comportements contrastés, tend à rendre compte de l'ensemble des pratiques de prêtres, qui sont ensuite identifiés à des comédiens et à des chanteurs hypocrites. Leur comédie est «*magnétique*» parce que, apparentée à l'hypnotisme, elle crée une attraction sur les fidèles en exerçant une influence occulte et puissante. Sont ensuite cités de ces phénomènes prétendument paranormaux et miraculeux, destinés à impressionner le public, mais qui ne sont que des procédés dignes des tréteaux de foire. Cette interprétation est donc certainement celle qui rend le mieux compte du texte, encore qu'elle laisse subsister diverses difficultés.

On peut aussi voir une satire des militaires, ce qui justifierait que les yeux soient «*tricolores*», ce qualificatif ne pouvant guère s'appliquer aux yeux au sens propre du terme, mais il se comprenant en revanche s'il s'agit de décrire des militaires, ce qui serait confirmé par «*acier piqué d'étoiles d'or*», l'acier des armes et les étoiles des généraux. Ces militaires, Rimbaud les réduit à leurs «*oripeaux*», c'est-à-dire à leurs uniformes sans lesquels ils n'existent pas, et leur «*démarche*» est «*cruelle*», c'est-à-dire martiale, agressive.

Il pourrait aussi s'en prendre au colonialisme car les portraits des «*hommes mûrs*» pourraient être ceux de coloniaux.

Entre ces éléments multiples, entre ces allusions divergentes, il n'y a guère qu'un lien : la sauvagerie qui règne d'un bout à l'autre du poème, et on peut se demander si Rimbaud n'a pas voulu faire une sorte de synthèse utilisant, plus particulièrement, les trois éléments qui suscitaient le plus sa haine pour la civilisation occidentale contre laquelle serait dirigé ce texte.

Prêtres, militaires ou coloniaux, les jeunes qui sont parmi eux sont opposés à Chérubin, le personnage de Beaumarchais, adolescent passionné qui s'émerveille à l'amour mais qui apparaît, à la fin du «*Mariage de Figaro*», en uniforme d'officier. Leurs «*voix*» sont «*effrayantes*» parce qu'elles sont encore puériles. Mais ils ont des «*ressources dangereuses*», des capacités menaçantes. On les prépare d'ailleurs à leur rôle futur en les envoyant en ville «*prendre du dos*», c'est-à-dire «prendre de l'étoffe», «acquérir de la carrure», de l'autorité.

Ainsi, quelle que soit l'interprétation qu'on adopte, il semble bien difficile de rendre compte de tous les éléments rassemblés dans ce poème. Il faut admettre que, même s'il est parti d'un spectacle réel, Rimbaud opéra une prodigieuse transposition.

D'où la moquerie désinvolte de la dernière phrase qui signifie qu'il est seul à comprendre le sens (volontairement caché). Il essaie alors, lui aussi, autre prêtre à sa façon, de jeter de la poudre aux yeux des lecteurs. Il prouve ainsi son narcissisme, car il s'isole dans le sentiment orgueilleux de sa révolte et de sa supériorité, manifeste sa volonté d'hermétisme en gardant caché le sens de son poème. Il avait déjà, au sujet des couleurs de ses voyelles (dans son fameux sonnet «*Voyelles*») annoncé : «*Je dirai quelque jour vos naissances latentes*» : il ne l'a pas fait, mais on sait aujourd'hui que le poème n'est qu'un blason du corps féminin.

Il reste qu'avec tous les éléments détectés et interprétés, il semble bien que «*Parade*» soit une violente diatribe contre la civilisation occidentale, l'adjectif final prenant d'ailleurs de ce fait une valeur d'autant

plus ironique au terme d'un texte où ce qu'on appelle la «civilisation» n'est fait que de comédie, d'exploitation, de barbarie, de superstition, de folie stupide, de sauvagerie.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)